

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 37

Artikel: Marc-Henri en voyage : Chenonceaux
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224107>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



PEDZENI ET SA BALLA-MÈRE

L'AVAI ètà grand temps la balla-mère de Pédzeni, la vilhîe Caton, et stisse l'a pardieu bien pliorâte quand l'a bôtst de dèvesà, à houit hàore et demi on certain delon né. Pu pas vo racontà l'einterrà, n'è pas prâo guié, vo deri pi que cein que l'a lo mé tracassî Pédzeni l'è de châidre onna pierra po betà su la foussa.

Faut que vo diéssô que la vilhîe Caton l'avâi testâ et que lâi avâi met onna pancarta que sè desâi dinse :

« Le baillo tot cein que l'è — houitante-cinq franc — à mon biau-fe Pédzeni, medâi que mè bete su mon cemetîro onna galéza pierra ein mâbro, avoué on galé couplliet. »

Adan, l'è bin su que se Pédzeni voliâve hè-retâ, faillâi corre aprî onna pierra et sè crosâ la tîta po on couplliet. Seulameint, lâi avâi ouïe que lâi tenaillîve la cervalla, l'è que l'hîretâdzo l'ètà de houitante-cinq franc et faillâi pas que la pierra cotâi mé.

L'è dan zu à Lozana et l'a tenu ti lè marchand de cliâio pierre ein mâbro po couchî trovâ ouïe pas trâo tchè. L'affère n'a, pardieu, pas ètà tota soletta ! Quand lâi avâi dâi pierre que l'arant fé plliési à la balla-mère, cotâvant gros. Lè bon martsî, on pouâve pas lâi intercalâ on couplliet. Quemet fére, assebin ?

À foorce corre et tsertsî, lo marchand lâi fâ dinse po onna riza :

— Lâi arâi bin cliâi vilhîe pierra que l'a dza servi. Porrî vo la laissî quasu po rein. Lâi a dza onna granta pancarta. Foudràî tot parâi tsandzî lo nom, po la bouna façon.

L'è su que lo nom allâve pas po la Caton. La pierra l'avâi ètà féta po onn' Allemande que s'appelâve Frida Kartoffel, que cein resseimbliâve dan pas tant à Caton, onna boûna Dzorataîre de pè la Mollie Gourgnon que n'avâi pi jamé zon zu recordâ lo tutche. Ao bas, lâi avâi on couplliet que sè desâi dinse :

Un ange de plus dans le ciel,

Une Allemande de moins sur la terre.

L'ètà dan cliâi pierra que porrâi avâi bin bon martsî. Pédzeni l'a vîto zu peinsâ dein sa tîta cein que faliâi fére et dit ào marchand :

— La prégio dinse. Lâi a rein à lâi tsandzî. Lâodrâi bin po la Caton. Ne fâ rein que sâi cliâique de quaucon d'otra. Ma balla-mère n'ein vâo rein savâi. Ne savâi pas liâire !
Marc à Louis.

PORQUE LA TANTA JULIE S'È PAS ZU MARIAJE

H bin ! vo voliâi savâi porquoie mè su pas maryâe ? A-te que : l'è on caïon, on papaguîé (perroquet), on tsin et on tsat. Lo caïon ronne dzor et né, lo papaguîé sacreimeinta sein bôtst, lo tsin m'annece tot lo temps et lo tsat trâinne dèfro tota la né. L'è quemet se l'avé on hommo !
Marc à Louis.

MARC-HENRI EN VOYAGE

CHENONCEAUX.

L'AUTOMOBILE de Marc-Henri roule maintenant dans des campagnes fertiles. A mesure que nous nous éloignons de la Loire, les prairies, qui ne sont à personne et les bouquets d'aulnes verts, de trembles et de peupliers qui se penchent sur le fleuve, font place à des luzernières, à des champs d'avoine et de betteraves. Des villages, qui semblent sortir de la verdure, apparaissent brusquement à un détour du chemin et puis, de nouveau, c'est la grande campagne qui s'étend à perte de vue.

Cependant, une colline monte à l'horizon, une petite colline en pleine lumière, ayant à son sommet un bouquet d'arbres. De chaque côté de la route, il y a des tapis de verdure ombragés par des chênes centenaires. A l'endroit même où la descente commence, Marc-Henri bloque ses freins et nous déclare :

— Il est midi juste ; on s'en va pique-niquer ici et faire ensuite la reposée.

Puis, d'un geste de la main, montrant à nos pieds toute la vallée du Cher, il ajoute :

— Ça ne manque pas de vue !

C'est toujours le même paysage : des forêts, de longues prairies coupées çà et là par un rideau d'arbres, des villages aux maisons basses nichés dans la verdure et la rivière, lente et paresseuse, qui coule entre deux rives bordées de roseaux et de joncs.

François du Crétet ne s'intéresse guère au panorama. Ayant ouvert le grand coffre placé à l'arrière de la voiture, il en tire des provisions de toutes sortes des œufs durs, un saucisson, de la moutarde, un quartier de jambon et du fromage de Brie acheté à Paris. Tandis qu'il étend la nappe blanche sur l'herbe, Jules au Sapeur — lequel a entendu un vague bruit de cascade — s'en va vers l'eau pure avec une brassée de bouteilles.

— Il faut bien les mettre rafraîchir, nous dit-il. Pensez-vous, du vin pareil, ça ne se boit pas comme du « penatzet ».

En effet, si j'en juge par l'étiquette, ce doit être quelque chose de fameux : Beaune, Nuits, St-Emilion, Château-Neuf du Pape.

Inquiet, François fait à haute voix ses réflexions :

— Quatre bouteilles pour quatre, c'est beaucoup... du moins pour celui qui est au volant !

A quoi Marc-Henri réplique :

— T'en fais pas pour moi. On est un peu là, que diable, et on en a vu d'autres. Si je vous disais, qu'une fois, en revenant du Grand Conseil...

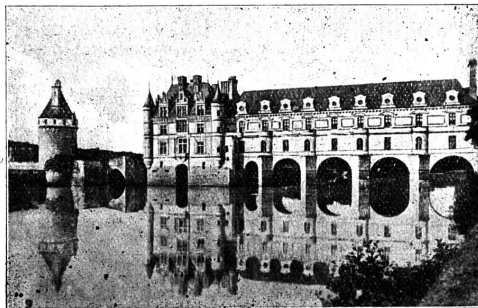
Puis, préférant, sans doute, ne pas achever cette histoire, il ajoute :

— D'ailleurs, on fera une bonne reposée !

Le repas fut copieux. Une heure après, il ne restait plus que des miettes et quelques torchons de papier qui furent brûlés sur place. Après quoi chacun, rabattant son chapeau sur le nez, s'en fut dormir à l'ombre d'un grand chêne, sous le ciel de la douce France.

Le premier qui se réveilla fut Marc-Henri.

— Tonnerre de tonnerre, s'écria-t-il, ce que les mouches sont méchantes dans ce pays. Ma parole, je crois bien qu'elles nous prennent pour des Allemands !



Cette exclamation énergique mit tout le monde sur pied. Seul, François fit mine de ne rien entendre. Mais quand il perçut le bruit du moteur, il eut tellement peur de voir la « Chevrolet » filer sans lui qu'il se leva d'un bond et ne se frota les yeux qu'une fois installé dans la voiture.

Maintenant, nous cheminons dans la vallée du Cher en suivant les indications de la carte Michelin.

Un village apparaît soudain et, à l'entrée, un écriteau porte ces mots : « Château de Chenonceaux ». Un coup de volant et nous prenons, à droite, une belle avenue aboutissant à une large place toute en jardins et en pelouses.

Laissant un peu à l'écart notre voiture, nous nous approchons du château, connu pour sa charmante architecture de la Renaissance et pour l'originalité de sa situation. Il a été construit, au temps de François Ier, sur un pont jeté en travers du Cher. Il fut embelli par Catherine de Médicis, épouse d'Henri II qui rêva d'y finir ses jours. Mais c'est la favorite de ce dernier, Diane de Poitiers, qui en acheva la construction.

Accompagnés de quelques touristes anglais et américains, nous traversons une terrasse rectangulaire et passons le pont-levis qui conduit à l'intérieur. De toutes parts, l'eau nous entoure et aussi loin que le regard s'étend, la rivière fait partout miroiter, au soleil, ses flots d'émeraude.

Chenonceaux — contrairement à la plupart des châteaux de la Loire — est richement meublé. Ce n'est pas un musée, mais la propriété particulière de M. Menier, le célèbre fabricant de chocolat, lequel emploie une partie de sa fortune à entretenir cette merveille architecturale qui lui sert de résidence à l'époque de la chasse.

Lorsque nous pénétrons dans le cabinet particulier du roi, François du Crétet marche sur la pointe des pieds, comme si le bruit de ses pas allait réveiller quelque auguste personnage. Nous faisons cercle devant des meubles de choix et, le nez levé, nous nous arrêtons devant des tableaux de grand prix. L'un d'eux, surtout, représentant Jean-Baptiste et Jésus enfants vaut, paraît-il, plusieurs millions.

Poussant du coude son ami François, Marc-Henri lui glissa à l'oreille :

— Prends-le sous le bras, rien qu'avec cette « croûte » tu pourrais acheter au moins sept ou huit beaux domaines dans le canton de Vaud. Je crois même que tu pourrais acheter tout le village de Vuiteboeuf avec ses alentours !

A quoi François répond :

— Oui, oui, tu dis ça parce que tu sais qu'on est honnête !

Le groupe fait cercle devant le dernier tableau. Celui-ci représente trois femmes debout, en costume d'Eve dans le Paradis terrestre. Ce sont — dit notre guide — les favorites d'un grand roi dont le portrait est suspendu à la paroi d'en face. L'illustre Bourbon a voulu, par delà la mort, contempler encore celles qu'il aimait durant sa vie terrestre. Dans cette pièce silencieuse, troublée à peine par les chuchotements des visiteurs, il poursuit, indifférent aux contingences d'ici-bas, son éternelle contemplation.

Un clergyman anglais baisse chastement les yeux et les vieilles demoiselles qui l'accompagnent prennent des airs choqués. Marc-Henri, lui, se met au premier rang et, les mains aux entournures du gilet, il manifeste tout haut son admiration :

— Moi, je les trouve rudement jolies ! Ah ! bigre, il ne manquait pas de goût le vieux roi. Des femmes comme ça, on n'en rencontre pas tous les jours ! Qu'en dites-vous ?

Se conformant à leur usage d'assimiler à un meuble toute personne qui ne leur a pas été présentée, les Anglo-Saxons, entourant Marc-Henri, se gardent bien de lier conversation avec lui. Les uns feuilletent leur Baedeker, d'autres posent quelques questions au guide puis, un par un, nous quittons cette pièce toute chargée de souvenirs.

La galerie qui repose sur les cinq arches du pont jeté sur le Cher, est la partie la plus originale du Château. Elle fut transformée en infirmerie durant la grande guerre.

La visite est terminée. Il ne reste plus qu'à tirer de sa poche le pourboire qu'on remet discrètement au guide et nous voilà de nouveau sur la terrasse, parmi les pelouses et les parterres de fleurs.

Une à une, les automobiles s'en vont, tandis que nous restons assis sur l'herbe à l'orée d'un bois. Nos regards ne peuvent se détacher de ce château merveilleux — édifice unique en son genre — et dont la visite vaut qu'on entreprenne le voyage. *Jean des Sapins.*

Pas fier. — On plaide en divorce.
Madame exècre monsieur.
— Pourquoi donc ? fait le président.
— Je ne le savais pas si bête.
Le mari avec vivacité :
— Pardon, elle le savait très bien

LA GLACE BRISEE

LNE voiture de chemin de fer. Entre un monsieur replet, gris — je veux dire de poil gris et... vêtu de même — souriant, aimable, plein d'initiative.

Des félures inquiétantes traversent de part en part la glace de la portière.

— Ah ! voilà qui n'est pas rassurant... Les morceaux de cette vitre vont dégringoler. Faisons-les choir tout de suite.

Le monsieur empoigne délicatement un pan de la glace entre deux félures et un petit trou de rien du tout, imprime deux ou trois secousses. Le morceau en question cède de bonne grâce à l'invitation pressante du monsieur, se détache et tombe. Fracas de verre brisé sur le quai de la gare.

— A la bonne heure... Comme cela je suis sûr de ne pas le recevoir en cours de route sur la figure.

Une minute s'écoule... La portière s'ouvre... Une tête surmontée d'une casquette galonnée surgit ?

— Qui a brisé cette glace ?...
— Je n'en sais rien.
— C'est vous qui l'avez brisée !
— Jamais de la vie !... Elle était brisée quand je suis arrivé. Demandez aux témoins !...
— Elle était brisée !... clament les voyageurs.
— Je suis visiteur. J'ai passé tout à l'heure. La glace était indemne.

— Elle était brisée quand je suis arrivé ici.
— Je viens d'entendre à l'instant un bruit de glace brisée.

— J'ai fait tomber un morceau qui ne « tenait » plus !...

— Ah ! vous voyez bien que vous avez brisé la glace !

— C'est un peu fort !... M'accuser d'avoir brisé la glace quand tous les voyageurs peuvent témoigner qu'elle était brisée avant mon arrivée !

— Oui !... Oui !...
La portière se referme.

— Je n'ai fait que ça et le morceau est parti. (Il esquisse le geste de prendre le pan brisé entre le pouce et l'index. Resurgit une casquette galonnée).

— Ah ! voilà le chef de train.

— Vous avez cassé la glace, Monsieur !

— Par exemple !...
— Vous l'avez avoué au visiteur !

— Avoué, moi ? J'ai dit que j'avais trouvé la glace brisée à mon arrivée dans la voiture et que j'ai détaché le morceau pour éviter tout accident.

— Expliquez-moi donc comment cette glace s'est brisée.

— Mais je n'en sais rien, puisque je n'étais pas là !

— Vous vous expliquerez avec le chef de gare.

— Jamais !... Je dois partir et je n'ai pas le temps à perdre. D'ailleurs, je vais vous faire voir qui je suis ! Voici mon ticket de service... Je suis fonctionnaire...

— Je garde votre carte. Vous viendez vous expliquer au terminus au chef de gare.

— Ah ça !... Croyez-vous que j'ai du temps à perdre, moi ?... Ah ! mais ! Ah ! mais !...

— La glace est brisée, c'est un fait. On ne sait comment. C'est entendu. Mais vous vous expliquerez avec le chef de gare.

— Je n'ai rien à expliquer... Faites plutôt enlever les morceaux de cette glace pour qu'ils ne provoquent pas d'accident.

Exit du chef-garde qui serre dans son carnet la carte de service du Monsieur replet-gris.

Arrivée d'une nouvelle casquette galonnée, mais moins, surmontant un homme d'équipe armé d'une échelle et d'un marteau. Il dresse l'échelle contre la portière et s'efforce de détacher les restes meurtris de la glace. Ils ne veulent rien savoir et s'accrochent au cadre de la portière avec la suprême énergie du désespoir.

A grands coups de marteau, ils cèdent... Les voyageurs qui arpentent le quai considèrent avec stupeur cet homme d'équipe qui brise le matériel des C. F. F. à coups de marteau. C'est fini. Le train part avec beaucoup de retard.

— Tout de même, c'est formidable. Voilà que je trouve une glace brisée dont j'arrache le morceau le plus menaçant et je suis obligé d'expliquer comment cette glace a volé en éclats... Ce qui est étonnant, c'est que les autres n'aient pas aussi éclaté.

Fort heureusement, le rire n'est que le propre de l'homme qui, lui, n'éclate qu'au figuré.

Qu'est-il arrivé au terminus ? Je ne l'ai pas su. C'est regrettable. Mais je retiens de l'événement une leçon que je traduis pour vous en maxime :

« Il ne faut jamais mettre le doigt entre la glace et l'administration. »

MALICE POPULAIRE

LE Conteur Vaudois s'est donné pour mission de conserver en le publiant tout ce qui concerne l'histoire locale. Je suis donc surpris de n'avoir pas encore rencontré, dans ses colonnes, les histoires que dans presque tous les villages on se raconte sur les communes voisines et qui donnent lieu à des sobriquets d'ordinaire plus malicieusement méchants. Réunir ces histoires, me paraîtrait être une contribution modeste, mais certaine, à l'histoire puisqu'elles rentrent dans ce que, à l'imitation des Anglais, nous appelons le « folklore ». Dans un appendice à ses « Mélanges Vaudois », Louis Favrat a donné une amorce à cette collection. Mais on n'a pas poussé plus loin. Nous allons reproduire ici quelques-unes de ces anecdotes dans l'espérance

que d'autres collaborateurs voudront bien continuer l'œuvre commencée.

Nous y allons du reste à la bonne franquette puisque la plupart des brocardés ont l'esprit de rire en attendant de retourner les traits. Je commencerai donc par ma commune d'origine et village natal : Signy, coin perdu et ignoré du district de Nyon. Signy ! Singy ! Singe ! Il n'est pas surprenant que la malice populaire nous ait donné les mêmes armoiries qu'à la ville de Lutry. Et l'histoire suivante s'est élaborée peu à peu :

Le propriétaire de la « campagne » d'Avenex avait un singe qui fumait la pipe. Mais cette jouissance ne lui suffisait pas, il voulait y ajouter le vagabondage dans le petit bois voisin. Le garde-champêtre de la commune l'aperçut suspendu aux branches d'un frêne. N'ayant jamais vu un être pareil, il s'écria : « Ce n'est pas un homme, il a une queue ; ce n'est pas une bête, il fume, c'est probablement un Allemand. » Prenant courage, il lui coupa une patte avec sa serpette. Ensuite, craignant d'avoir blessé un chrétien, il se rendit au village, rassembla bon nombre de gens parmi lesquels un cousin de mon père qui avait passablement voyagé et vu beaucoup de choses. Il rassura ses combourgeois et on acheva la bête. Cependant, comme il n'était pas parfaitement certain que ce ne fût pas un être humain, on enterra le singe dans un coin du cimetière et sur sa tombe on planta un petit sapin qui est devenu magnifique.

Mon père, quand on le taquinait, prenait la chose du bon côté. Il avait trouvé à la foire un singe en carton qui grimait le long d'une ficelle quand on savait la tirer. Quand on lui demandait comment allaient les singes. « Oh ! très bien, regardez comme celui-là « grimpe ». Et il avait les rieurs de son côté.

Mais mon grand-père se fâchait parfois quand on faisait allusion à l'histoire, ce qui m'a fait penser qu'il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai là dedans. Quo ? impossible de le savoir ; inutile aussi, car dans toute bonne histoire, il doit y avoir un élément de mystère.

Le souvenir de mon grand-père me fournit la transition et me mène à La Rippe où il avait pris femme. Or, comme on ne taquine bien que ceux qu'on aime, il disait parfois à ma grand-mère quand elle vantait son beau village de la frontière. « Oh ! n'en dis pas trop de bien, les gens n'y sont jamais arrivés à compter jusqu'à douze ». Et voici comment il le prouvait :

On avait acheté pour le clocher communal une belle horloge neuve. Quand elle eut été placée, et qu'il s'agissait de la mettre en marche, toute la commune, du moins tous ceux qui étaient valides dans la commune, étaient assemblés sur la place un peu avant le milieu du jour. Au premier coup de midi, alors que tous les regards étaient tournés en haut, chacun s'écria : « Ah ! ah ! Au second coup, ils commencèrent à compter : Un, et naturellement, ils durent s'arrêter à onze — ce que plusieurs expériences confirmèrent.

Mais descendons jusqu'à Arnex s. Nyon, où il s'agira aussi de regarder en haut, mais pour autre chose. On avait besoin de bois pour réparer la maison de commune. On résolut d'abattre un gros chêne qui, justement, gênait la charrue au coin d'un champ. Mais les bons outils manquaient. On décida de s'y prendre d'une manière pour le moins originale. Le syndic, on disait en ce temps-là, le gouverneur, se suspendit à la plus haute branche ; deux solidaires gaillards empoignèrent le syndic, chacun par une jambe et restèrent suspendus eux aussi ; puis le reste des communiens continua la grappe vivante pareille à un essaim échappé de sa ruche. Nos bonnes gens espéraient ainsi déraciner l'arbre. Mais au bout de quelques instants, le